

UDA

2008-2009

## Le monde en pages



# La véranda au frangipaniier

de

Mia Couto

Animation de l'Atelier

Daniel Simon

Après *Terre somnambule* et *Les baleines de Quissico*, l'écrivain mozambicain Mia Couto poursuit avec ce nouveau roman une oeuvre singulière, quête incessante des racines et d'une identité nationale perdues. Fortement marqué par la tradition orale africaine, animé de légendes, d'épisodes fabuleux et de sagesse populaire, cet étrange récit aux allures de faux roman policier est hanté par un crime véritable : celui qui consiste à tuer le passé d'un peuple.

## COUTO, Mia

[MOZAMBIQUE] (Beira, 1955). António Emílio Leite Couto. Fils du poète Fernando Leite Couto (1924). Biologiste de formation. Militant du Frelimo (Front de libération du Mozambique). Collaborateur de nombreuses publications (*África, Colóquio Letras, Hora de Poesia*, etc.). Il a été directeur de l'Agence d'information du Mozambique, des revues *Tempo* et *Domingo*, et du journal *Notícias de Maputo*. Après un livre de poèmes (*Raiz de Orvalho*, 1983), deux recueils de nouvelles (*Vozes Anoitcidas*, 1986 ; *Cada Homen É Uma Raça*, 1990), et un volume de chroniques (*Chronicando*, 1991), il publie son premier roman en 1992 (***Terres somnambules***), qui a comme toile de fond la guerre civile dans son pays. Depuis, il a fait paraître de nombreux ouvrages (romans, nouvelles, contes) traduits un peu partout dans le monde. Il a également collaboré à plusieurs films.

**ANTHOLOGIES / REVUES** : « Le jour où l'on fusilla le gardien de but de mon équipe », dans *Le Serpent à plumes* n°25, 1994 – « **Le bûcher** » (extrait du recueil *Les Baleines de Quissico*), traduit par Maryvonne Lapouge-Pettorelli, dans *Des nouvelles du Portugal*, Métailié, 2000 – **Entretien**, précédé de « Mia Couto, premier et dernier ( ? ) chroniqueur mozambicain », par Ilídio Rocha, dans *Notre librairie* n°113, 1993.

— **Les Baleines de Quissico** (nouvelles et récits, extraits des recueils *Vozes Anoitcidas*, [Voix crépusculaires], 1986, *Cada Homen é Uma Raça* [Chaque homme est une race], 1990 et *Cronicando* [Chroniques], 1988, 1991), traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 1996, 242 pages, **18.30 €** – réédition : [Paris], Éditions 10-18, « 10-18. Domaine étranger » n°3689, 2004, 244 pages, **7.30 €**

Prodigieux conteur, artisan d'une langue portugaise subvertie, métissée de parlers populaires, « mozambicanée», Mia Couto plonge ici dans les abysses d'une mémoire collective sans cesse réinventée. Regroupant des nouvelles empruntées à trois recueils rédigés entre 1986 et 1991, *Les Baleines de Quissico* transporte le lecteur dans un espace de légende, en des temps originels où bêtes et hommes communiquaient encore entre eux, où la mort, farceuse, côtoyait la vie, où chaque être humain était à la fois soi-même et l'autre, où d'inquiétantes puissances magiques peuplaient le monde. Pourtant, il s'agit d'un pays bien réel, le Mozambique – terre violente, soumise à la sécheresse et à la famine, quand ce n'est pas à la guerre, et habitée par un peuple magnifique et douloureux.

Même quand elle s'inspire plus directement du quotidien, la prose poétique de Mia Couto glisse insensiblement vers l'improbable, la fiction et l'allégorie prenant toujours le pas sur la réalité des faits. D'où le caractère envoûtant de ces récits imprégnés d'imaginaire africain qui allient satire, émotion, épique et merveilleux. [*Quatrième de couverture*].

— **Terre somnambule** (*Terra Sonâmbula*, 1993), roman, traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 1994, 256 pages, **21.30 €**

Sur une route déserte, un vieil homme et un enfant marchent, épuisés. Alentour, un

Mozambique déchiré entre troupes régulières et bandes armées. Devant eux, un car-brousse, ou ce qu'il en reste : tôles incendiées, corps pêle-mêle ; un asile, pourtant, où le vieillard et l'enfant vont faire halte et découvrir, miraculeusement intacts, les cahiers d'un certain Kindzu. Le récit de cet homme parti vers l'inconnu pour renouer avec l'esprit des sorciers et des guerriers sacrés leur livrera peu à peu la clé de leur destin. Épopée fascinante et douloureuse d'un peuple en proie aux guerres civiles, qui survit enraciné dans ses traditions ancestrales et ses mythes plus forts que toute réalité barbare, cette oeuvre magique puise dans l'imaginaire africain et rejoint, par la beauté surprenante de son style, la grande tradition des romanciers de langue portugaise, de João Guimarães-Rosa à José Saramago. [*Quatrième de couverture*].

— **La Véranda au frangipanier** (*A Varanda do Frangipani*, 1996), roman, traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 2000, 202 pages, **14.90 €** – réédition : [Paris], Éditions 10-18, « 10-18. Domaine étranger » n°3414, 2002, 202 pages, **6.40 €**

À travers l'aventure d'Ermelindo Mucanga, mort rendu à la vie pour quelques jours, c'est l'histoire violente du Mozambique qui est ici évoquée. Fortement marqué par la tradition orale africaine et nourri de toute une mémoire collective, ce récit fantastique, poétique et souvent drôle illustre toute la puissance d'évocation d'une littérature métissée, dont Mia Couto est l'un des plus brillants représentants. Un faux roman policier hanté par un crime véritable : celui qui consiste à tuer le passé d'un peuple. [*Quatrième de couverture*]. « Ermelindo Mucanga, mort depuis près de vingt ans, n'a pas été enterré selon la tradition et son âme erre dans son tombeau, sous un frangipanier, sur la véranda d'une forteresse édifiée par les Portugais pour défendre le Mozambique qu'ils venaient de coloniser. Ermelindo apprend que l'on veut faire de lui un héros national, ce qui ne le tente guère. Il décide alors de revenir sur terre pour y mourir une seconde fois et être enterré selon les règles, accédant ainsi au repos éternel. Mais une fois réincarné dans le corps d'un policier dont les jours sont comptés, il tombe amoureux et n'a plus du tout, mais alors plus du tout, envie de mourir... Ce roman rompt avec l'univers âpre des précédents : humoristique et flamboyant, il résonne à chaque page du cœur de l'Afrique. Splendide ! » (Guy Léger, *Magazine littéraire*, 2000).

— **Chroniques des jours de cendre** (*Vinte e Zinco*, 1999), traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 2003, 148 pages, **15 €**

Passeur d'une culture multiforme, Mia Couto est l'inventeur d'une littérature surprenante, à la croisée de l'imaginaire africain et de la langue portugaise. *Chronique des jours de cendre* est le récit halluciné de douze journées particulières d'avril 1974. Comme en écho à la Révolution des œillets qui vient d'éclater au Portugal, le Mozambique est en proie à la guérilla et aux derniers soubresauts d'un colonialisme d'autant plus virulent que moribond. Entre Lourenço de Castro, l'inspecteur de la PIDE – la sanguinaire police d'État salazarienne –, et sa jeune tante Irène, devenue folle, rôde le fantôme de Marcelo, le rebelle mulâtre qu'elle a aimé, et qu'il a fait mourir en prison. Pour les Blancs comme pour les Noirs, l'heure des comptes a sonné. Porté par une écriture riche, métissée, et un esprit « magique », ce roman d'une poésie violente nous plonge, entre légendes, superstitions, passé et présent, dans l'univers d'un grand écrivain. [*Quatrième de couverture*].

— **Tombe, tombe au fond de l'eau** (2000), conte, traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues. [Paris], Éditions Chandeigne, « Lusitane », 2005, 64 pages, **12 €**

Au Mozambique, au bord de l'océan indien, Zéca Perpétuo, un ancien pêcheur, n'a d'yeux que pour sa voisine, Dona Luarmina qui passe le plus clair de son temps à effeuiller des fleurs invisibles. Leurs rencontres, à la fois drôles, cocasses et graves sont ponctuées par les souvenirs de Zéca. Un récit nostalgique où se conjuguent drame, humour et poésie

par l'un des plus grands écrivains contemporains de langue portugaise. [*Quatrième de couverture*].

— **Le Chat et le noir** (*O Gato e o Escuro*, 2001), conte, traduit du portugais par Diogo Quintela et Bernard Tissier, illustrations de Stanislas Bouvier. [Paris], Éditions Chandeigne, « Lusitane », 2003, 38 pages, **12 €**

« *Il paraît qu'il acquit cette apparence, en totalité noire, à la suite d'une frayeur. Je vais vous conter ici comment eut lieu ce passage du clair à l'obscur. Le cas, je vous en avertis, n'est pas clair du tout.* » Ce *il* est un petit chat qui, désobéissant à sa mère, va dépasser la limite entre lumière et obscurité malgré sa peur du noir. Un chat ayant peur du noir ? Voilà qui est curieux... mais ce petit chat est aussi chacun de nous, petits ou grands, avec nos craintes face à l'obscurité et aux côtés sombres ou inconnus de la vie. Riche d'une langue inventive et souvent drôle, ce texte enchante les enfants et séduit les adultes. Son auteur, Mia Couto, est aujourd'hui un des auteurs majeurs de la langue portugaise ; le peintre Stanislas Bouvier, pour la première fois ici, transpose dans un livre son univers teinté d'onirisme et de mystère. [*Quatrième de couverture*].

## FILMOGRAPHIE

**Fogota** (Mozambique, 1992, c.m.), réal. João Ribeiro, d'après une nouvelle de Mia Couto.

**Africa Dreaming** (Afrique du Sud/Zimbabwe/Zambie/Mozambique, 1997, série tv) : épisode mozambicain : **The Gaze of the Stars / Le Regard des étoiles**, réal. João Ribeiro, scén. de Mia Couto.

**Sidney Poitier na Barbearia de Firipe Berubeau** (Mozambique, 2001, c.m.), réal. Francisco Villalobos, scén. Mia Couto.

**As Muxicas** (Espagne, 2002, c.m.), réal. et scén. Carlos Alonso Iglesias, d'après une nouvelle de Mia Couto.

**Um Rio Chamado Tempo, Uma Casa Chamada Terra** (Portugal, 2005), réal. José Carlos de Oliveira, scén. António Cabrita, d'après le roman homonyme de Mia Couto (2003), avec Anabeila Moreira, Jorge Mota, Mariana Coelho, Jorge Loureiro.

## Dans la jungle du Mozambique

Par Clavel André, mis à jour le 16/03/2000 - publié le 16/03/2000

**Né dans l'ancienne colonie portugaise, Mia Couto parle de son pays en guerre.**

**Mais sur le mode d'une sarabande africaine**

Du Mozambique, il ne nous parvient que des rumeurs de famine et de guerre civile, de sang et de larmes. Mais cette étroite bande de terre qui serpente le long de l'océan Indien peut aussi avoir le goût du rêve. Grâce à Mia Couto, qui a su réveiller l'imaginaire d'un pays où se côtoient mille tribus, mille cultures. Une mosaïque complexe, sur laquelle l'auteur de *Terre somnambule* (Albin Michel) construit une oeuvre métissée, nourrie de tous les sortilèges de l'Afrique sorcière. Exilée du Portugal, la famille de Mia Couto s'est installée au Mozambique au début des années 50. C'est là qu'il est né, en 1955; là qu'il a écouté les conteurs ambulants, dont il s'inspire aujourd'hui; là qu'il a lutté pour que sa patrie d'adoption se libère de la tutelle portugaise, pendant la guerre d'indépendance. De cette guerre, La Véranda au frangipanier ausculte les plaies et les séquelles: après l'euphorie de la décolonisation, le Mozambique est devenu une jungle où «tout est permis, toutes les sortes d'opportunisme, toutes les malhonnêtetés». Mais Mia Couto n'en reste pas là, et son roman n'a rien d'un réquisitoire politique: aux noirceurs du présent, il oppose un bouquet d'histoires envoûtées et envoûtantes qui, toutes, renouent

avec la sarabande africaine. C'est donc à une bacchanale que nous sommes conviés, au fil d'un récit qui tient du polar et du conte fantastique.

Dans une ancienne forteresse transformée en asile pour vieillards, un homme a été assassiné. L'inspecteur Izidine Naïta mène l'enquête, se livre aux interrogatoires d'usage et, stupeur, constate que chaque pensionnaire s'accuse du meurtre... Tous criminels? Peut-être. Mais pas plus coupables que ceux qui, dans le Mozambique défiguré par les violences, veulent tuer l'Afrique ancestrale, liquider le passé, sacrifier la mémoire collective sur l'autel de la guérilla et de la corruption. «Le vrai crime que je vois se perpétrer ici, c'est qu'on est en train d'exterminer les temps d'antan», écrit Mia Couto, qui ressuscite fantômes, grigris, mythes et légendes, afin que son pays retrouve son âme et ses racines. Dans une langue superbement chaloupée, furibarde, aussi tonitruante qu'un sabbat de sorcières.

La Véranda au frangipanier, par Mia Couto. Trad. du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. Albin Michel, 205 p., 98 F.

### Les naufragés de l'Afrique

*par André Clavel*

Lire, novembre 2008

#### ■ Dans cette fable, Mia Couto mêle les drames d'une famille et l'histoire d'un pays déchiré.

Du Mozambique, il ne nous parvient que des rumeurs de misère et de corruption. Mais cette étroite bande de terre qui serpente le long de l'océan Indien peut aussi avoir le goût du rêve. Grâce à Mia Couto, qui a su réveiller l'imaginaire d'un pays où se côtoient une multitude d'ethnies et de cultures. Sur cette mosaïque complexe, l'auteur de *Terre somnambule* construit une oeuvre métissée, qui charrie tous les mythes - et les désillusions - de l'Afrique. Exilée du Portugal, la famille de Mia Couto s'est installée au Mozambique au début des années 1950. C'est là qu'il est né - en 1955 -, là qu'il a écouté les conteurs ambulants dont il s'inspire, là qu'il a lutté pour que sa patrie d'adoption se libère de la tutelle portugaise, pendant la guerre d'indépendance. De cette guerre, *La véranda au frangipanier* et *Chronique des jours de cendre* auscultaient les plaies et les séquelles. Elles sont encore douloureusement présentes dans *Un fleuve appelé temps*, une maison appelée terre, une fable où les tourments d'une famille servent de métaphores aux déchirements d'une nation enlisée dans les décombres de la colonisation. Dito Mariano, le narrateur, doit aller enterrer son grand-père sur son île natale, une contrée moribonde qui ressemble au Mozambique. «Le temps y est tombé en ruine et la nature elle-même a l'air de souffrir du mauvais oeil», dira-t-il en débarquant dans ces paysages désolés où il devra «remettre le destin de sa famille dans le droit chemin». Car cette famille-là est tenaillée par de terribles secrets, dont Dito Mariano s'escrimera à démêler le diabolique écheveau. Commence alors une longue quête au bout de laquelle, bouleversé, il découvrira que ses véritables parents n'étaient pas ceux

qu'il croyait, et que le clan Mariano est la proie des pires tabous...

Comment affronter de telles révélations? Comment apaiser les souffrances d'une famille naufragée? Ces questions hantent le narrateur de Mia Couto, qui constatera bientôt que ses drames intimes se confondent avec ceux de son île natale. Son récit, pourtant, n'est jamais larmoyant: il saura noyer son chagrin dans les flots d'une prose flamboyante, superbement chaloupée. Et nourrie de tous les sortilèges africains, malgré les fantômes qu'elle débusque.

### Une âme errante au Mozambique

*par Marie Alstadt*  
Lire, octobre 2002



Voici un roman policier comme on n'en a jamais lu, où l'intrigue sinue parmi les sédiments des grandes croyances originelles, où le rêveur ne se demande pas s'il rêve, ni le menteur s'il dit la vérité, et où seules les explications irrationnelles peuvent résoudre l'enquête. Roman infiniment poétique aussi, où les confessions calfeutrées dans les replis de l'indicible, les superstitions et les apparitions surnaturelles ont toujours raison des faits.

«Je suis mort», profère d'emblée Ermelindo Mucanda, personnage évanescent de cette fantomatique aventure. On l'a enterré dans un trou creusé à la va-vite, sans qu'aient été observés les rites funéraires transmis par les anciens. Cela fait presque deux décades que ses mânes végètent dans un fort perdu au fin fond du Mozambique, où on l'avait dépêché comme menuisier, avec pour toute compagnie un maigre frangipanier. Mais voilà que l'occasion de parachever sa mort lui est offerte par un pangolin, petit être surnaturel habitant du ciel, qui l'invite à se faufiler pendant six jours dans le corps d'Isidine Caïta, inspecteur de police. Si celui-ci meurt, Ermelindo pourra, au bout de six jours, «remourir».

L'inspecteur vient enquêter sur l'assassinat du directeur d'un asile de vieux, seule habitation du fort, où quatre pensionnaires ont résisté au manque de nourriture et aux maltraitements infligés par le directeur. Une belle infirmière prend soin d'eux avec une dévotion étrange. Tous ces êtres ont décroché de la réalité et fui dans la croyance des rites perdus, gardant les dernières racines qui les préservent du monde moderne, monde honni où ils ont connu guerre et désolation. Ils restent méfiants à l'égard d'Isidine, lui qui, pour avoir étudié chez les Blancs, a dû refouler son passé ancestral.

Ballotté d'in vraisemblances en aberrations, l'inspecteur devra s'initier au monde de l'autre rive et à ses rites de passage. Alors seulement la vérité sur le crime lui sera révélée, et son salut sur terre assuré par Ermelindo, qui erre en lui depuis six jours et qui, au risque de sacrifier la paix de son âme, préfère le sauver.

**A**u pied d'un frangipanier, le défunt Ermelindo Mucanga raconte. Modeste artisan charpentier, il meurt alors que son pays, le Mozambique, accède à l'indépendance. Enterré sans sépulture décente ni funérailles d'usage, son esprit, vingt ans après, rôde toujours à l'état de xipoco, c'est-à-dire de fantôme. Jusqu'à ce jour où Ermelindo reçoit la visite d'un halakavuma, l'esprit des morts, qui revêt la forme d'un pangolin. Celui-ci lui propose de se réincarner dans le corps d'un policier dont les jours sont comptés, afin de mourir à nouveau pour être mis en terre comme il se doit.

Pendant six jours, Ermelindo va appréhender le monde à travers les cinq sens d'Isidine Naïta, avec la crainte d'y reprendre goût. L'inspecteur de police est dépêché dans un asile de vieillards pour enquêter sur le meurtre du directeur, un métisse nommé Vasto Excelêncio. Un par un, les pensionnaires sont interrogés, et tous se revendiquent coupables. Chacun expose ses raisons, vengeance, jalousie, passion, avec conviction. Navaïa Caetano, l'enfant vieux, Domingos Mourao, le Portugais blanc martyrisé par le directeur pour sa couleur de peau, Nhonhoso, amoureux de l'infirmière Marta, et Man Nenni, la sorcière, entraînent le policier dans un tourbillon de croyances et de rites magiques où les vivants se mêlent aux morts et la réalité aux légendes. Fier et fort de ses études supérieures en Europe, Isidine se trouve pourtant très rapidement dépassé par ces aveux dont il ne parvient pas à saisir le message en demi-teinte.

C'est que dans l'univers clos de l'asile, les vieillards sont les derniers gardiens d'un monde de croyances et de magie qui disparaît dans la rationalité de l'époque moderne, incarnée par le policier dérouté. Au seuil de la mort, isolés dans ce fort où l'on n'accède que par hélicoptère, ils tiennent un siège. La mort du directeur n'est autre qu'un coup d'Etat contre le temps qui efface les traditions.

Mia Couto soulève des préoccupations de dimension universelle dans ce roman magnifique. Servi par une langue novatrice parfois déroutante, souvent envoûtante et riche de trouvailles et d'emprunts à diverses langues africaines, il prend la forme d'un récit merveilleux où se lit en transparence la complexité d'une culture métisse et issue de la colonisation.

**Maud Jobbé-Duval**

( *Mis en ligne le 24/06/2002* )

La Véranda au frangipanier (*A Varanda do Frangipani*, 1996) de Mia Couto, roman, traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 2000, 202 pages, 14.90 € – réédition : [Paris], Éditions 10-18, « 10-18. Domaine étranger » n°3414, 2002, 202 pages, 6.40 €

À travers l'aventure d'Ermelindo Mucanga, mort rendu à la vie pour quelques jours, c'est l'histoire violente du Mozambique qui est ici évoquée. Fortement marqué par la tradition orale africaine et nourri de toute une mémoire collective, ce récit fantastique, poétique et souvent drôle illustre toute la puissance d'évocation d'une littérature métissée, dont Mia Couto est l'un des plus brillants représentants. Un faux roman policier hanté par un crime véritable : celui qui consiste à tuer le passé d'un peuple. [*Quatrième de couverture*]. « Ermelindo Mucanga, mort depuis près de vingt ans, n'a pas été enterré selon la tradition et son âme erre dans son tombeau, sous un frangipanier, sur la véranda d'une forteresse édifiée par les Portugais pour défendre le Mozambique qu'ils venaient de coloniser. Ermelindo apprend que l'on veut faire de lui un héros national, ce qui ne le tente guère. Il décide alors de revenir sur terre pour y mourir une seconde fois et être enterré selon les règles, accédant ainsi au repos éternel. Mais une fois réincarné dans le corps d'un policier dont les jours sont comptés, il tombe amoureux et n'a plus du tout, mais alors plus du tout, envie de mourir... Ce roman rompt avec l'univers âpre des précédents : humoristique et flamboyant, il résonne à chaque page du cœur de l'Afrique. Splendide ! » (Guy Léger, *Magazine littéraire*, 2000).

**"La Véranda au frangipanier" de Mia Couto vient de paraître aux éditions 10/18**  
jeudi 27 juin 2002.

L'oeuvre de Mia Couto, unanimement saluée par la critique et traduite en plusieurs langues, allie avec grâce conte et fiction romanesque. Après « Terra sonambula » (Terre somnambule) publié aux éditions Michel en 1994 et « As Baleias de Quissico » (Les Baleines de Quissico) en 1996, c'est le tour de « A varanda de frangipani » (La veranda au frangipanier) qui vient de paraître en version française aux éditions 10/18.

Conte drolatique soutenu par une imagination généreuse et une langue métisse ce récit est une fable du Mozambique contemporain, conçue sur le mode d'une enquête policière qui est avant tout une méditation sur le non respect de la vie dans les sociétés africaines, où le lien entre les morts et les vivants à travers les cérémonies funéraires est désormais rompu et où l'on a bafoué la vie.

MIA COUTO

Né en 1955 au Mozambique, biologiste de formation, journaliste, fils de portugais blancs, il grandit dans les environs de la ville de Beira jusqu'en 1971. Il a fait des études universitaires à Lourenço Marques (aujourd'hui Maputo).

Tout d'abord il a écrit des poèmes, depuis l'âge de 14-15 ans jusqu'en 1983, *Raizes do Orvalho*, c'est son premier livre, publié en 1983.

Ensuite il écrit des nouvelles et cela a donné trois recueils. *Vozes anoitecidas* (Les voix qui se fondent dans la nuit), paru en 1987 qui a reçu en 1990 le Prix National de Littérature et qui, depuis, a été publié en Angleterre et en Italie.

*Cronicando* apparaît en 1988 et ce sont des petites histoires publiées dans les journaux, qui ont reçu le Prix national du Journalisme et qui ont été réunies en livre. Un an après est sorti au Portugal un autre livre *Cada Homem é uma raça* (chaque homme est une race).



*Terra sonambula* : son premier roman. C'est une chronique de guerre, dramatique, à mi-chemin entre conte et roman initiatique, ce livre évoque l'errance de tout un peuple - les mozambicains - ravagé par 25 ans de guerre civile. C'est une histoire vraie qui est racontée, où les personnages vivent des intenses souffrances, où des vies se croisent et s'éloignent. Le roman met en scène la rencontre d'un vieil homme et d'un enfant, dans un autobus calciné où ils trouvent refuge et découvrent dans une valise des cahiers, dont ils vont entreprendre la lecture. Ed.Caminho,1992, Ed. Albin Michel 1994

Les années suivantes, il publia au Portugal, Ed. Caminho :

- ▶ 1994 Estórias Abesonhadas
- ▶ 1996 A Varanda do Frangipani
- ▶ 1997 Contos do Nascer da Terra
- ▶ 1997 Mar me Quer (à l'occasion de l'expo 98)
- ▶ 1999 Vinte e Zinco (à l'occasion du 25 avril)
- ▶ 2000 O Último Voo do Flamingo

### **Mia Couto**

©DR (né en 1955 au Mozambique)

Engagé aux côtés du Frelimo dans la lutte pour la libération du joug colonial portugais, Mia Couto a été directeur de l'agence d'information du Mozambique, de la revue Tempo, et du journal Noticias de Maputo. Ces activités conjuguées à celles de biologiste et d'enseignant traduisent une conscience politique et sociale et alimentent nombre de ses écrits ; notamment ses chroniques qui soulignent, non sans humour, les contradictions que connaît la société mozambicaine. En outre, l'univers intérieur de ses oeuvres puise aux racines de l'imaginaire et de la tradition orale mozambicaine. Il se fait ainsi le passeur d'une culture multiforme où s'enchevêtrent l'homme, les dieux, et la nature. L'écrit prend tour à tour la forme du roman, de nouvelles, de chroniques et de poèmes déclinés par une langue subtile, innovatrice (de nombreux néologismes, jeux de mots...) et drôle qui se fait l'écho de la mémoire contre l'oubli et l'acculturation.

### **Terre somnambule**

(Albin Michel)

" On disait de cette terre qu'elle était somnambule. Parce que pendant que les hommes dormaient, la terre s'en allait loin par-delà les temps et les espaces. Les habitants, lorsqu'ils se réveillaient, regardaient le nouveau visage du paysage et ils savaient que la fantaisie du rêve était, cette nuit-là , revenue les visiter."

Variation sur cette croyance des habitants de Matimati, Terre somnambule est le récit de sa survivance dans un pays dévasté par la guerre. Le rêve, " l'oeil de l' existence", a déserté les hommes devenus ombres. Fuyant la guerre et le camp de réfugiés, Tuahir le vieil homme et l'enfant Muidinga échouent dans un autobus calciné jonché de cadavres. C'est là qu'ils découvrent les cahiers d'un homme nommé Kindzu. Le récit devient alors partagé : le jour, l'auteur nous fait don des aventures de Tuahir et Muidinga tandis que celles de Kindzu se déroulent dans la nuit. Peu à peu naît la possibilité d'une implication des deux récits.

Ici ces cahiers restituent d'une part les espaces oniriques confisqués par

la guerre et transmettent d'autre part la parole à de nouveaux personnages qui renouvellent sans cesse les lieux de l'imagination. A l'image de l'un des personnages, " écrire c'est apprendre aux gens à rêver" sous l'oeuvre de la " terre couturière des rêves".

### **La véranda au frangipanier**

*(Albin Michel)*

" Selon la légende, quelqu'un regarde au loin l'océan et se perd dans l'infini de la contemplation. Dans l'attente..."

Nous est contée l'histoire d'Ermelindo Mucanga, enterré au pied d'un frangipanier dans un fort colonial au bord de l'océan... Des remous dans la terre, des voix... voilà que l'on entend le déterrer pour l'élever au rang de héros national de la libération... Affolé, il consulte son halakavuna (tapir, au Mozambique l'on croit que le tapir a élu sa demeure dans les cieux et qu'il descend sur terre pour prédire l'avenir aux chefs traditionnels). Celui-ci lui annonce qu'il va vivre à nouveau, sous les traits d'Izidine Naïta : policier chargé d'enquêter sur la disparition du directeur de l'hospice de vieillards, un ancien fort colonial... Conçu sur le mode de l'enquête policière, le récit se déroule sur un rythme binaire scandé par les chapitres séjours chez les vivants/confessions des curieux pensionnaires de l'hospice. Le retour au ciel, la confession de Marta et la révélation conduisent au dernier rêve, le rêve du mort. La disparition " des curieux pensionnaires" engendrera de futures générations sans histoire, alors les individus n'existeront plus que par imitation.

### **Les baleines de Quissico**

*(Albin Michel)*

sont un choix de magnifiques nouvelles tirées de trois recueils publiés originellement en portugais.

" Des voix crépusculaires" surgissent. Un vieil homme maigre devenu " l'ombre d'une âme" entreprend de creuser la tombe de sa femme avant que les forces lui manquent... Tandis qu'un " mulâtre non de races, mais d'existences" se trouve en prison accusé d'avoir tué son épouse, Carlota Gentina, qui, d'après lui, était un oiseau. Bento João Mussavele se rend sur la plage de Quissico afin de rechercher les baleines aux ventres remplis d'espoir...

" Nous vivons loin de nous, à la distance d'un faire-semblant. Nous nous dérobon à nous-mêmes. Pour quelle raison nous préférons-nous dans cette obscurité intérieure ?" Ainsi s'ouvre l'histoire de Maneca Mazembe le pêcheur aveugle de Chaque homme est une race.

Dans les Chroniques nous croiserons Mamude, celui qui porte en lui une " infinité d'âmes"...

### **Chronique des jours de cendre**

*(Albin Michel)*

relate les onze jours qui ont précédé la Révolution des œillets, le 25 avril 1974, dans un village du Mozambique. Lourenço de Castro, l'inspecteur de la Pide, vit avec sa mère et sa tante que l'on tient pour folle. Il a succédé à son père, un bourreau sanguinaire, et entend appliquer à la lettre les lois absurdes de la métropole. Hanté par la présence de son père, actualisée par un rituel morbide, Lourenço de Castro navigue aux confins de la folie : il s'endort chaque jour avec son doudou et son petit cheval de bois... Sa mère entièrement dévouée à son fils ne s'aventure que rarement hors de la maison familiale : l'Afrique commence à sa porte. Sa tante, Irène, a embrassé la cause de l'indépendance et

déchaîne la haine délirante de son neveu.  
Lorsque la Révolution survient, le système colonial abject s'effondre et avec lui Lourenço de Castro tandis que s'amorce le soleil des indépendances.

### **Le chat et le noir**

(Chandeigne) illustrations de Stanilas Bouvier, bilingue.

«Il paraît qu'il acquit cette apparence, en totalité noire, à la suite d'une frayeur. Je vais vous conter ici comment eu lieu ce passage du clair à l'obscur. Le cas, je vous en avertis, n'est pas clair du tout.» Ce *il* est un petit chat qui, désobéissant à sa mère, va dépasser la limite entre lumière et obscurité malgré sa peur du noir. Un chat ayant peur du noir? Voilà qui est curieux... mais ce petit chat est aussi chacun de nous, petits ou grands, avec nos craintes face à l'obscurité et aux côtés sombres ou inconnus de la vie.

### **Tombe, tombe au fond de l'eau**

(Chandeigne)

Au Mozambique, au bord de l'océan Indien, Zeca Perpétuo et Dona Luarmina vivent à quelques mètres l'un de l'autre. Zeca, un ancien pêcheur, n'a d'yeux que pour sa voisine mulâtre, qui passe des heures sur sa terrasse à effeuiller des fleurs invisibles.

Leurs conversations quotidiennes, tour à tour cocasses, désabusées ou poignantes empruntent souvent des voies étranges où chacun ose à peine se dévoiler. Zeca a décidé de «tuer» un passé, que l'on devine trop lourd, mais les requêtes incessantes de Luarmina, elle-même hantée par une énigmatique *saudade*, ont bientôt raison de lui. Zeca s'évertue alors à raconter ses souvenirs marqués par le sceau de la mort : son père, Agualberto Salvo Erro, est devenu aveugle et fou à la suite de la noyade de son amante disparue à jamais dans la profondeur des eaux ; puis sa mère a sombré dans la folie et sa femme meurt tragiquement dans des circonstances que le lecteur découvre peu à peu avec effroi.

Ce récit, qui interroge le temps, la mémoire et leurs empreintes sur l'homme, concentre de manière admirable les thèmes fondamentaux de l'œuvre de Mia Couto : la nature comme relation au temps, le rapport au divin par le biais des ancêtres, une confusion des cycles de la vie et de la mort, la coexistence du rationnel et de l'irrationnel avec un rôle particulier échu au rêve.

" Enterré sans les funérailles d'usage, Ermelindo Mucanga rêve d'une belle mort. Un esprit lui permet de se réincarner dans la peau d'un inspecteur de police qui ne va pas tarder à être assassiné. Avec lui, Ermelindo enquête sur un crime commis dans un asile de vieillards. Mais qui est mort, qui est vivant ? [ . ] Une méditation en forme de récit merveilleux, l'une des plus belles œuvres du romancier mozambicain Mia Couto. " Le Monde des livres " Dans une langue novatrice et riche de trouvailles et d'emprunts à diverses langues africaines, le romancier met en littérature le drame de son pays et, enracinant la trame romanesque de ses écrits dans son terroir d'origine, ne cesse pour autant de placer au centre de son œuvre les grandes préoccupations du monde, lui conférant ainsi une authentique dimension universelle.

" Radio-France international.

### **A l'ombre du frangipanier**

**Mia Couto**

Avec " La véranda au frangipanier ", l'écrivain mozambicain Mia Couto signe une fable fantastique et touchante. Il renouvèle de la plus belle des façons la langue portugaise, inventant de nouveaux idiomes et flirtant avec les langues locales. Un régal.

---

jeudi 13 février 2003, par Olivia  
Marsaud

---

Ermelindo Mucanga est mort il y a deux décades. Il est enterré auprès d'un frangipanier aux fleurs odorantes et son animal de compagnie est un pangolin bavard. Ce dernier propose à Ermelindo de revenir dans le monde des humains. Lui qui n'a " jamais su vivre même lorsqu'il était vivant " va sortir de la mort pour la première fois en occupant le corps d'Izidine Naïta, inspecteur de police.

L'inspecteur en question enquête sur la mort du directeur d'un asile de vieillards, sur une île battue par les vents et une mer qui " charrie plus de trahison que de vagues ". Difficile de trouver le coupable parmi ces vieillards désemparés, traumatisés par la poigne de fer de feu M. le directeur... difficile de distinguer le vrai du faux, la mémoire de l'affabulation, la bonne foi du mensonge. Ils s'accusent tous du meurtre : Navaïa, le vieillard- enfant, Man Nenni qu'on dit sorcière, Domingos Mourao dit Xidimingo, le vieux portugais, Marta, la séduisante infirmière qui dort nue sur le sol...

### **Situation enivrillante**

Publié en 1996, *La véranda au frangipanier*, a rencontré un beau succès public et critique. Mia Couto y cisèle une langue poétique chargée de fantastique, à mi-chemin entre la langue du Portugal et les différents dialectes mozambicains. L'écrivain travaille et renouvèle la langue portugaise, inventant de nouveaux mots (" désaportuguaisé ", " troublhébété ", " liquidéfait ", " enivrillante ", " tristéperdue "... ) et s'appuyant sur la tradition orale du Mozambique. Une vraie révolution linguistique. Il profite de l'enquête de l'inspecteur pour distiller des réflexions sur la guerre et la paix, l'univers surnaturel, les relations entre l'homme et la nature...

Né en 1955 à Beira, Mia Couto a d'abord exercé le métier de journaliste. A partir de 1974, il est directeur de l'Agence d'information du Mozambique, puis du journal *Notícias de Maputo* et de la revue *Tempo*. Il se tourne vers la littérature au milieu des années 80. Il est aujourd'hui considéré comme un auteur africain de langue portugaise majeur et *La Véranda du frangipanier* est l'un de ses plus beaux livres.

*La Véranda du frangipanier* de Mia Couto, éditions 10/18.

### **COUTO, Mia**

[MOZAMBIQUE] (Beira, 1955). António Emílio Leite Couto. Fils du poète Fernando Leite Couto (1924). Biologiste de formation. Militant du Frelimo (Front de libération du Mozambique). Collaborateur de nombreuses publications (*África, Colóquio Letras, Hora de Poesia*, etc.). Il a été directeur de l'Agence d'information du Mozambique, des revues *Tempo* et *Domingo*, et du journal *Notícias de Maputo*. Après un livre de poèmes (*Raiz de Orvalho*, 1983), deux recueils de nouvelles (*Voices Anoitcidas*, 1986 ; *Cada Homen É*

*Uma Raça*, 1990), et un volume de chroniques (*Chronicando*, 1991), il publie son premier roman en 1992 (***Terres somnambules***), qui a comme toile de fond la guerre civile dans son pays. Depuis, il a fait paraître de nombreux ouvrages (romans, nouvelles, contes) traduits un peu partout dans le monde. Il a également collaboré à plusieurs films.

**ANTHOLOGIES / REVUES** : « Le jour où l'on fusilla le gardien de but de mon équipe », dans *Le Serpent à plumes* n°25, 1994 – « **Le bûcher** » (extrait du recueil *Les Baleines de Quissico*), traduit par Maryvonne Lapouge-Pettorelli, dans *Des nouvelles du Portugal*, Métailié, 2000 – **Entretien**, précédé de « Mia Couto, premier et dernier ( ? ) chroniqueur mozambicain », par Ilídio Rocha, dans *Notre librairie* n°113, 1993.

— **Les Baleines de Quissico** (nouvelles et récits, extraits des recueils *Vozes Anoitecidas*, [Voix crépusculaires], 1986, *Cada Homen é Uma Raça* [Chaque homme est une race], 1990 et *Cronicando* [Chroniques], 1988, 1991), traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 1996, 242 pages, **18.30 €** – réédition : [Paris], Éditions 10-18, « 10-18. Domaine étranger » n°3689, 2004, 244 pages, **7.30 €**

Prodigieux conteur, artisan d'une langue portugaise subvertie, métissée de parlers populaires, « mozambicanée», Mia Couto plonge ici dans les abysses d'une mémoire collective sans cesse réinventée. Regroupant des nouvelles empruntées à trois recueils rédigés entre 1986 et 1991, *Les Baleines de Quissico* transporte le lecteur dans un espace de légende, en des temps originels où bêtes et hommes communiquaient encore entre eux, où la mort, farceuse, côtoyait la vie, où chaque être humain était à la fois soi-même et l'autre, où d'inquiétantes puissances magiques peuplaient le monde. Pourtant, il s'agit d'un pays bien réel, le Mozambique – terre violente, soumise à la sécheresse et à la famine, quand ce n'est pas à la guerre, et habitée par un peuple magnifique et douloureux.

Même quand elle s'inspire plus directement du quotidien, la prose poétique de Mia Couto glisse insensiblement vers l'improbable, la fiction et l'allégorie prenant toujours le pas sur la réalité des faits. D'où le caractère envoûtant de ces récits imprégnés d'imaginaire africain qui allient satire, émotion, épique et merveilleux. [*Quatrième de couverture*].

— **Terre somnambule** (*Terra Sonâmbula*, 1993), roman, traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 1994, 256 pages, **21.30 €**

Sur une route déserte, un vieil homme et un enfant marchent, épuisés. Autour, un Mozambique déchiré entre troupes régulières et bandes armées. Devant eux, un car-brousse, ou ce qu'il en reste : tôles incendiées, corps pêle-mêle ; un asile, pourtant, où le vieillard et l'enfant vont faire halte et découvrir, miraculeusement intacts, les cahiers d'un certain Kindzu. Le récit de cet homme parti vers l'inconnu pour renouer avec l'esprit des sorciers et des guerriers sacrés leur livrera peu à peu la clé de leur destin.

Épopée fascinante et douloureuse d'un peuple en proie aux guerres civiles, qui survit enraciné dans ses traditions ancestrales et ses mythes plus forts que toute réalité barbare, cette oeuvre magique puise dans l'imaginaire africain et rejoint, par la beauté surprenante de son style, la grande tradition des romanciers de langue portugaise, de João Guimarães-Rosa à José Saramago. [*Quatrième de couverture*].

— **La Véranda au frangipanier** (*A Varanda do Frangipani*, 1996), roman, traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 2000, 202 pages, **14.90 €** – réédition : [Paris], Éditions 10-18, « 10-18. Domaine étranger » n°3414, 2002, 202 pages, **6.40 €**

À travers l'aventure d'Ermelindo Mucanga, mort rendu à la vie pour quelques jours, c'est l'histoire violente du Mozambique qui est ici évoquée. Fortement marqué par la tradition orale africaine et nourri de toute une mémoire collective, ce récit fantastique, poétique et

souvent drôle illustre toute la puissance d'évocation d'une littérature métissée, dont Mia Couto est l'un des plus brillants représentants. Un faux roman policier hanté par un crime véritable : celui qui consiste à tuer le passé d'un peuple. [*Quatrième de couverture*]. « Ermelindo Mucanga, mort depuis près de vingt ans, n'a pas été enterré selon la tradition et son âme erre dans son tombeau, sous un frangipanier, sur la véranda d'une forteresse édiflée par les Portugais pour défendre le Mozambique qu'ils venaient de coloniser. Ermelindo apprend que l'on veut faire de lui un héros national, ce qui ne le tente guère. Il décide alors de revenir sur terre pour y mourir une seconde fois et être enterré selon les règles, accédant ainsi au repos éternel. Mais une fois réincarné dans le corps d'un policier dont les jours sont comptés, il tombe amoureux et n'a plus du tout, mais alors plus du tout, envie de mourir... Ce roman rompt avec l'univers âpre des précédents : humoristique et flamboyant, il résonne à chaque page du cœur de l'Afrique. Splendide ! » (Guy Léger, *Magazine littéraire*, 2000).

— **Chroniques des jours de cendre** (*Vinte e Zinco*, 1999), traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli. [Paris], Éditions Albin Michel, « Les Grandes traductions », 2003, 148 pages, **15 €**

Passeur d'une culture multiforme, Mia Couto est l'inventeur d'une littérature surprenante, à la croisée de l'imaginaire africain et de la langue portugaise.

*Chronique des jours de cendre* est le récit halluciné de douze journées particulières d'avril 1974. Comme en écho à la Révolution des œillets qui vient d'éclater au Portugal, le Mozambique est en proie à la guérilla et aux derniers soubresauts d'un colonialisme d'autant plus virulent que moribond. Entre Lourenço de Castro, l'inspecteur de la PIDE – la sanguinaire police d'État salazarienne –, et sa jeune tante Irène, devenue folle, rôde le fantôme de Marcelo, le rebelle mulâtre qu'elle a aimé, et qu'il a fait mourir en prison. Pour les Blancs comme pour les Noirs, l'heure des comptes a sonné.

Porté par une écriture riche, métissée, et un esprit « magique », ce roman d'une poésie violente nous plonge, entre légendes, superstitions, passé et présent, dans l'univers d'un grand écrivain. [*Quatrième de couverture*].

— **Tombe, tombe au fond de l'eau** (2000), conte, traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues. [Paris], Éditions Chandeigne, « Lusitane », 2005, 64 pages, **12 €**

Au Mozambique, au bord de l'océan indien, Zéca Perpétuo, un ancien pêcheur, n'a d'yeux que pour sa voisine, Dona Luarmina qui passe le plus clair de son temps à effeuiller des fleurs invisibles. Leurs rencontres, à la fois drôles, cocasses et graves sont ponctuées par les souvenirs de Zéca. Un récit nostalgique où se conjuguent drame, humour et poésie par l'un des plus grands écrivains contemporains de langue portugaise. [*Quatrième de couverture*].

— **Le Chat et le noir** (*O Gato e o Escuro*, 2001), conte, traduit du portugais par Diogo Quintela et Bernard Tissier, illustrations de Stanislas Bouvier. [Paris], Éditions Chandeigne, « Lusitane », 2003, 38 pages, **12 €**

« Il paraît qu'il acquit cette apparence, en totalité noire, à la suite d'une frayeur. Je vais vous conter ici comment eut lieu ce passage du clair à l'obscur. Le cas, je vous en avertis, n'est pas clair du tout. » Ce *il* est un petit chat qui, désobéissant à sa mère, va dépasser la limite entre lumière et obscurité malgré sa peur du noir. Un chat ayant peur du noir ? Voilà qui est curieux... mais ce petit chat est aussi chacun de nous, petits ou grands, avec nos craintes face à l'obscurité et aux côtés sombres ou inconnus de la vie. Riche d'une langue inventive et souvent drôle, ce texte enchante les enfants et séduit les adultes. Son auteur, Mia Couto, est aujourd'hui un des auteurs majeurs de la langue portugaise ; le peintre Stanislas Bouvier, pour la première fois ici, transpose dans un livre son univers teinté d'onirisme et de mystère. [*Quatrième de couverture*].

## FILMOGRAPHIE



**Fogota** (Mozambique, 1992, c.m.), réal. João Ribeiro, d'après une nouvelle de Mia Couto.

**Africa Dreaming** (Afrique du Sud/Zimbabwe/Zambie/Mozambique, 1997, série tv) : épisode mozambicain : **The Gaze of the Stars / Le Regard des étoiles**, réal. João Ribeiro, scén. de Mia Couto.

**Sidney Poitier na Barbearia de Firipe Berubeau** (Mozambique, 2001, c.m.), réal. Francisco Villalobos, scén. Mia Couto.

**As Muxicas** (Espagne, 2002, c.m.), réal. et scén. Carlos Alonso Iglesias, d'après une nouvelle de Mia Couto.

**Um Rio Chamado Tempo, Uma Casa Chamada Terra** (Portugal, 2005), réal. José Carlos de Oliveira, scén. António Cabrita, d'après le roman homonyme de Mia Couto (2003), avec Anabeila Moreira, Jorge Mota, Mariana Coelho, Jorge Loureiro

■ **Sujet :** [La science des morts](#)

**Date :** 15/11/2002 16:19

**De :** [Cortiou](#)

L'histoire est irréaliste par le ton, le style et bien terre à terre par les faits dont elle s'inspire. Elle est contée par Ermelindo Mucanga. Mort, il devient narrateur, réintégré dans le corps du policier, Izidine Naita. Les temps ont changé, les cérémonies dues aux morts ne sont pas respectées, les vouant aux errements : « cérémonie et tradition m'ont manqué lorsqu'on m'a enterré », « je me suis transféré les poings fermés en vouant les vivants à la malédiction », « j'ai tiré ma révérence alors que nous étions à la veille de libération de mon pays ».

Ces quelques phrases, nous font entrer de plein pied dans les propos et les regrets de l'auteur. Au travers des investigations du policier sont parcourus tous les travers du monde ; le cadre de l'asile n'est que l'image de ce monde prétendument moderne, qui perd la mémoire ou la rejette. L'asile, décor et arrière scène de la mort, celle semée par la guerre (au Mozambique et ailleurs) de libération puis civile. L'asile et les vieux, sas d'attente, « stage vers la mort », zone de déperdition de la mémoire. Image, illustrant la perte des repères de l'histoire et le rejet des traditions. C'est la fin lente, inavouable, imperceptible. « Le vrai crime que je vois perpétrer ici c'est qu'on est entrain d'exterminer les temps d'antan ». Nostalgie seule ou crainte de perdre des appuis et des sources sur la route future ? « Il ne comprenait pas le passé. Ce n'était pas les armes qui nous avaient battus... Nous avons cru que les esprits de ceux qui arrivaient étaient plus anciens que les nôtres ». Sous-entendu plus forts, donc méritant de gouverner, de nous gouverner et de nous imposer leur loi et leur culture.

Le roman est aussi une référence poétique aux forces de la nature. On y célèbre la mort et sa force illustrée par la puissance de la présence « réincarnée » d'Ermelindo. Le roman nous fait entendre la rumeur de la mer (des voix –des morts- surgis des profondeurs), le bruit de la nuit, celui des oiseaux qui commandent à l'océan, le murmure des paroles des vieillards, sagesse, imagination, folie. C'est encore le silence sous la véranda imprégnée de l'odeur des fleurs blanches au cœur jaune du frangipanier ; C'est le récit onirique qui se nourrit des dictons aux multiples sagesse.

Ainsi se succèdent les histoires des pensionnaires de l'asile, attendant la fin, s'accusant tout à tour du crime, des crimes.

Le charme du roman tient encore à son écriture, à l'alternance des faits, rappelant plus ou moins directement l'histoire traversée par le Mozambique, et des divagations

imaginaires par la musique des mots, les réminiscences de sorcelleries et cultes anciens. Trame accompagnée et soutenue par la musique des mots, des phrases, des idées rythmant le cheminement. Message obscur qui reste au lecteur de désentortiller. L'auteur nous en avertit triplement :

« Je fais des mots la cachette du temps », « sachez une chose, monsieur. Personne n'obéit si ce n'est en faisant semblant » (ne dit la vérité, peut-on comprendre ?) », « ceux qui liraient allaient devoir prendre la peine de désentortiller les mots ».

Fort ce ces clefs ( ? ! ) il ne nous reste plus qu'à découvrir le sens caché, de l'enquête du policier Izidine, des vies des vieillards Navaia, Domingo, Man Nenni, Nhonhoso, de l'infirmière Marta, du rôle obscur du directeur de l'asile Vasto, de sa femme Ernestina en attente d'un enfant d'une autre, de son boy Salufo.... Tous accusés et accusateurs des maux multiples qui tombent sur le monde et particulièrement celui présent dans l'histoire. L'histoire qui est aussi celle de l'arbre, dernier message à décrypter, ce frangipanier sur la véranda.

## Les Baleines de Quissico

### **En irisant d'éclats de rire et de milliers de couleurs le dénuement du petit peuple, Mia Couto oscille entre gravité crépusculaire et chemin d'espérance.**

Chaque homme est une île, chaque homme est une race. En fait " toute personne est à elle seule une humanité ", affirme Mia Couto. Et ce " blanc de pierre " (expression qualifiant un blanc d'origine portugaise) s'y connaît en humanité et en inhumanité. Son pays, le Mozambique, dans lequel il naquit en 1955, mosaïque d'ethnies, d'émigrés, de réfugiés, devint un des principaux champs de massacre de la guerre froide. De la colonisation portugaise (il lutta pour l'indépendance), il reste la langue nationale. Une langue minoritaire qui surnage au milieu de quarante idiomes. Une langue que beaucoup au Mozambique accusent de mal retranscrire les émotions, les pensées, les imaginaires de ce pays. Pour écrire, Mia Couto, biologiste de formation, utilise le mozambicané, métabolise le parler de Pessoa, y intégrant néologismes, jeux de mots, carambolages d'expression, argots, pidgins, formulations poétiques, ce qui donne des expressions traduisibles par " éniivrillante, tristéperdu, troublébéte... "

Si cette écriture a pu dérouter par sa luxuriance, sa force poétique dans *La Véranda du frangipanier*, roman policier métaphysique, où un mort se réincarne en inspecteur de police, elle trouve dans *Les Baleines de Quissico*, recueil de vingt-deux nouvelles écrites entre 1987 et 1991, un fertile terreau pour s'exprimer. Divisé en trois parties, l'ouvrage donne la parole aux petites gens, aux plus déshérités luttant pour la survie, contre la faim, les éléments déchaînés, la folie, au milieu des idéologies et des croyances les plus archaïques et essayant de mourir dignes ou d'aller au plus près de leur rêve. Couto confiait en 1998 : " *La réalité est irréaliste. C'est nous qui inventons le sentiment de réalité. (...) Ce qui me plaît dans la réalité, c'est la part de notre conscience qui ne peut se référer ni à la réalité ni à l'irréalité, qui demeure à la frontière.* " Ainsi vivants et morts se retrouvent mêlés dans une danse plus exubérante et cocasse que macabre avec toutefois un tempo mélancolique comme dans " L'histoire des réapparus " où deux prétendus noyés reviennent dans leur village où l'on refuse de les recevoir parce



qu'on les considère morts. Eux-mêmes finissent par douter de leur propre existence. " *J'ai la nostalgie d'être personne.* " Des commissaires politiques marxistes statuent que les deux noyés sont bien vivants, tout en concluant : " *Mais nous devons prévenir les deux réapparus qu'ils se gardent de réitérer ce départ du village ou de la vie.* " Dans la nouvelle éponyme, deux histoires se croisent, pour quelle réalité ? Celle dans laquelle étincellent les escarbilles du rêve qui amène un adolescent affamé à tout quitter pour attendre des baleines qui portent dans leur ventre des trésors fabuleux ? Ou bien la réalité de la guerre qui affirme que les Sud-Africains alimentent la contre-guérilla en transportant des armes dans des sous-marins ?

Parmi ce chaos d'images, de faits violents, d'histoires extravagantes, Mia Couto, merveilleux conteur, se plaît à surligner les âmes et le caractère humain des êtres, leur fragilité, leurs doutes, obstination et mauvaise foi. Dans " *Le Pêcheur aveugle* ", il raconte comment un personnage pris dans la tempête, s'arrache les yeux, qu'il met au bout de son hameçon pour survivre. Aveugle, il ne peut plus pêcher. Il interdit à sa femme de prendre la relève, jusqu'au moment où accablé par le sort, mais ne voulant pas revenir sur sa décision, il prétend que sa femme est une autre et l'autorise à aller en mer. Mais Mia Couto n'est pas seulement un très talentueux porteur de paroles fantasques et propagateur d'irréalité magique, il peut aussi vertement interpeller par lettre le plus puissant des hommes, George W. Bush et lui reprocher ses manières d'attardés mentaux en lui révélant que les peuples des petits pays pauvres comme le sien, ont eux " *une arme de construction massive : la capacité de penser.* "

## **Les Baleines de Quissico**

Mia Couto  
Traduit du portugais  
par Maryvonne  
Lapouge-Pettorelli  
10-18  
245 pages, 7,30 e

© **Le Matricule des Anges et ses rédacteurs**

## **Lusophonie cacophonie - à propos de la littérature portugaise**

01/01/00 - Livres - Lusophonie



**La présence éclatante de la littérature portugaise au Salon du Livre a révélé certains débats sur la lusophonie (communauté de langue des peuples parlant le portugais) dont on souhaite que s'inspirent nos intellectuels et écrivains nationaux, bien silencieux sur les risques et les enjeux de la francophonie...**

Au Salon du Livre cette année, une place d'honneur était réservée au Portugal. Deux ans après la célébration de la littérature brésilienne dans le même cadre, se posait la question de la lusophonie et, par extension, du destin de la langue coloniale au sein des anciens empires... C'est dans ce contexte qu'un article d'Antonio Tabucchi publié dans *Le Monde* du 18 mars 2000 devait susciter une polémique. Ayant décliné l'invitation du salon, l'écrivain italien, auteur de nombreux ouvrages critiques et de fiction autour de la culture portugaise, et de la personnalité de Fernando Pessoa en particulier, jugeait "suspect" le concept de lusophonie et mettait en garde contre les risques de banalisation

d'une "véritable politique linguistique de type colonial" mise en oeuvre par le Portugal depuis quelques années dans ses anciennes provinces, du Brésil au Timor en passant par l'Afrique (Mozambique, Angola...).

Prompts à s'enflammer lorsque leur bateau est menacé, plusieurs écrivains ont profité de leurs interventions au salon pour proclamer haut et fort leur attachement à la langue portugaise, quelle que soit la région où on la parle, comme la Brésilienne Betty Milan qui rendit un vibrant hommage à sa "langue-patrie". Certains revendiquaient clairement leur appartenance à la lusophonie, à une communauté linguistique et culturelle, comme Alice Machado, installée en France depuis une vingtaine d'années et auteur de **La Couleur de l'absence** (écrit en français, Editions Fernand Lanore, 1999), qui insistait sur l'ouverture de sa génération, la volonté de ne pas vivre et écrire en vase clos.

Quant à José Saramago, prix Nobel de littérature 1998, devenu depuis porte-voix national, il avait inventé un nouveau concept, destiné à clore le débat : le "transibérisme". Le Portugal doit "descendre vers le sud", et donc se diriger encore plus vers ses anciennes colonies pour trouver son destin. Son prochain roman, **La Caverne**, d'après le mythe platonicien, devrait prolonger la réflexion, développée dans **L'Aveuglement** (Seuil, 1997), sur les erreurs de la société moderne.

Loin de ces lyriques envolées suscitées par l'article de Tabucchi, le Mozambicain Mia Couto rendait compte avec beaucoup de sagesse de sa propre conception de la langue. Son pays, indépendant depuis 1974, au terme d'une guerre dévastatrice de seize ans, et désormais dépendant économiquement de l'Afrique du Sud sa voisine, est actuellement dans une situation écologique et démographique désastreuse. Etant passé du journalisme à la littérature, Mia Couto lie étroitement son engagement politique à son œuvre. Ainsi, son dernier ouvrage, **La Véranda au frangipanier** (Albin Michel, 2000), voit s'affronter un asile de vieillards, isolé sur la côte du pays, aux militaires et politiciens véreux de Maputo, la capitale. Conteur des "va-et-vierrances" de ses personnages à la dérive, Mia Couto doit "déranger la langue pour rendre compte du monde qui est le sien". Il s'oppose ainsi aux moules traditionnels européens de narration, en établissant des frontières floues entre la réalité et le rêve, les vivants et les morts. Il se définit d'ailleurs lui-même comme un "contrebandier" entre la tradition orale et la langue portugaise. La littérature orale mozambicaine est en effet marquée par la symbolique animale, et **La Véranda...** nous entraîne également dans un univers merveilleux dans lequel les écailles du pangolin (mammifère doté d'une carapace très souple) pleuvent sur terre pour annoncer les événements à venir et où les orages sont provoqués par des serpents mécontents.

Ce débat sur la lusophonie (ou la francophonie) semblait étrange à Mia Couto car cela signifierait que "l'on se construit à travers quelque chose d'extérieur" : "Je ne m'occupe pas de savoir quelle est la nationalité d'une littérature : c'est le problème des policiers et des douaniers", affirma-t-il avec un brin de provocation. D'ailleurs, en poésie, il écrivait en portugais "castiço" (du Portugal), mais dans ses romans il a dû changer de langue. Car en effet, "la langue ne suffit jamais" pour exprimer le monde qui nous entoure...

Bertrand Morizur

Lire notre événement "Bienvenue au Salon du livre.com"

Un chant poignant venu du mozambique

**Et le chagrin devient aube...**



« *Je sommes tristes.* » Cette petite phrase nue et splendide, c'est Mia Couto, exemplairement. Rien à voir avec un patois populiste, simplement la voix d'un homme qui porte sa tristesse, et découvre qu'elle le relie aux autres, qu'elle n'est pas seulement sienne, mais qu'elle est entretissée à la peine du monde : alors il peut commencer à parler pour de bon, à inventer ses mots, et à s'habiter enfin. Et peut-être bien que cette tristesse-là, elle nous est indispensable comme un soleil caché, pour voir, avec stupeur et émerveillement, que « *la vie, la vie entière, est une naissance sans fin* », une entreprise affolante de désaveuglement, un combat contre ce qui nous réduit à n'être qu'un petit individu coupé, par ses illusions, ses principes, tout ce qu'il croit être son identité, de la grande et unique « toile » que forment « *les morts, les vivants et les êtres qui attendent encore de venir à l'existence* ». « *Je sommes tristes* » : à chacun de le faire résonner, de sentir la nécessité de se reconnaître pluriel, et le chagrin devient aube. C'est cette quête-là que poursuit Mia Couto.

Il est né en 1955 au Mozambique. Il s'engage aux côtés du Frelimo, dans la lutte anticoloniale, puis, l'indépendance conquise, quitte la faculté de médecine où il est étudiant pour continuer à exercer ses responsabilités de citoyen selon ses talents propres : il devient journaliste, et il devient écrivain. Mozambicain, blanc, lusophone : qui s'inscrit dans la « tradition », pour la dépouiller de tout folklore.

Au long de ces vingt-deux nouvelles, parues initialement en trois recueils, entre 1986, quand la guerre civile menée par des milices anticomunistes ravageait le pays, et 1991, où une nouvelle constitution offre le pluralisme, leur traduction française (1) paraissant en 1996 sans excès de succès, il y a des déserts et des manguiers, des vieux sages et des oiseaux-anges, des légendes et des farces. Ces vignettes très complexement naïves, ces romans en concentré tracent bien leurs ellipses à l'ombre du fantastique, mais c'est le fantastique même de la vie, quand elle ne reconnaît pas la mort au travail sous le masque d'une illusion piégeante, d'une conviction obscurément meurtrière : et le cliché devient vision, et le regard change. Les héros de ces récits sont des infirmes de la vie, à l'instar de ce pêcheur qui s'arrache les yeux pour en faire des appâts, puis brûle sa barque pour empêcher sa femme de prendre sa place, jusqu'à ce qu'il parvienne à se déprendre des valeurs folles qu'il croit être son identité. Les humains, « *habitants des*

*infinis* », se mutilent, se paralysent, tuent, au nom d'un savoir ancestral... Les orangers brûlent, les mines s'effondrent, le vent est seul, le nouveau drapeau est en passe de devenir une nouvelle icône, la bonté de l'autre fait vaciller le mépris de soi mais la peur de changer est la plus forte, celui qui règne sur les serpents ne parvient pas à accepter ses enfants au sang mêlé, la fin de la guerre n'a pas tout changé, la libération, l'indépendance sont encore à faire advenir, en soi, pour tous.

Et l'inquiétant, l'inquiétude, le cauchemar, le miracle, s'accomplissent progressivement en un chant, fantasque, gambadeur, poignant, dédié à ceux qui ont à se reconnaître « *mulâtres, non de races, mais d'existences* », longue dépossession des vieilles certitudes qui n'est pas réservée aux seuls Africains. Le journaliste Mia Couto sait interpellier le président Bush pour lui rappeler que « *les petits pays ont une arme de construction massive : la capacité de penser* ». L'écrivain Mia Couto, de *La Véranda du frangipanier* à *La Chronique des jours de cendre* (2), rend secrètement, magnifiquement sensible la nécessité de se « *satisdéfaire* », à la façon de l'homme assis, indifférent, dont le seul travail est de louer son unique paire de chaussures, et qui, un jour, se lève pour consoler la simplette qui autrefois l'a aimée, et est désormais amoureuse de la statue d'un colonisateur. « *Je sommes tristes* », le poème de l'humain poreux à l'humanité pourra s'écrire.

**EVELYNE PIEILLER.**



LES BALEINES DE QUISSICO, de Mia Couto, traduit du portugais par Maryvonne Lapouge-Pettorelli, 10/18 (domaine étranger), Paris, 2005, 242 pages, 7,30 euros.

(1) Albin Michel, Paris, 1996.

(2) Respectivement 10/18, Paris, 2002, et Albin Michel, Paris, 2003.

# L'histoire récente du Mozambique

## *Comptoirs et chimères*

L'histoire du Mozambique avant le XIXe siècle est celle de migrations bantoues nord-sud et ouest-est, de pénétrations commerciales asiatiques et arabes et de conquêtes européennes depuis la mer. Les premières sont encore à peine dévoilées par la recherche moderne et les autres d'une complexité si redoutable que l'on doit se borner ici à dégager quelques idées-forces. Pour les Portugais, le Mozambique n'avait qu'une importance mineure jusqu'à la fin du XIXe siècle. L'îlot de Moçambique est surtout une escale sur la route des Indes et les richesses supposées du royaume du Monomotapa au centre s'étant avérées illusoires, le Mozambique restera tout au long des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles une dépendance assoupie de l'Inde portugaise (Goa). Jamais les Portugais ne seront plus de deux mille avant la fin du XIXe siècle. Il ne s'agit en aucun cas de colonisation comme au Brésil, mais d'une simple exploitation par prélèvement. En 1489 arrive le premier Portugais, un voyageur-espion, Pêro de Covilhã. Neuf ans plus tard, Vasco da Gama débouche par le sud de l'Afrique dans les thalassocraties islamisées du littoral. Dès lors, la politique de Lisbonne sera à la mesure de ses faibles moyens : s'emparer des entrepôts côtiers du Centre-Afrique et tenter de prendre pied dans les terres aurifères de l'intérieur, en remontant le Zambèze. Sofala, Quelimane et Moçambique sont quelques-uns des points tenus par les Portugais. Le premier des leurs à s'enfoncer à l'intérieur du Monomotapa sera le déporté de droit commun António Fernandes. Pour y accéder plus facilement, entre 1530 et 1570, les Portugais se fortifient sur le Zambèze (Sena et Tete), mais les rapides de Cabora-Bassa bloquent leur avance sur le fleuve. Le roi Sébastien (1557-1578) enverra la plus forte expédition européenne sous ces latitudes avant 1895 : mille soldats commandés par Francisco Barreto en 1569. Ils seront anéantis par les fièvres. D'autres suivront aux XVIe et XVIIe siècles et parviendront à s'implanter sur les hauts plateaux du Monomotapa, toujours à la recherche de métaux précieux. Tantôt conquérants, tantôt alliés avec les autorités africaines qu'ils manipulent, tantôt soumis à elles, les Portugais ne trouvent jamais assez d'hommes pour imposer durablement leur loi, d'autant plus que la contre-offensive musulmane les chasse de leurs comptoirs d'Afrique orientale. Dès le début du XVIIIe siècle, les Portugais ne s'aventurent plus que rarement au nord du Rovuma.

En revanche, sur le Zambèze, quelques soldats et marchands métropolitains et goanais s'incrument sur des concessions de terres domaniales, les *prazos*, qui tendent à se constituer en fiefs héréditaires. Initialement confiés par la Couronne à des Blanches, à charge pour elles et leurs filles de se marier avec des Blancs, les *prazos*, destinés à être des avant-postes sur les marches « barbares », deviennent d'immenses baronnies de *senhores* métis en contact avec l'intérieur de l'Afrique. Pour le reste du Mozambique actuel, l'influence de la capitale insulaire à Moçambique est largement fictive. En 1714, la feira (marché) de Zumbo est ouverte et les missionnaires s'activent en Zambézie, mais Lourenço Marques est disputé aux Hollandais, aux Autrichiens et aux Britanniques. En 1752, les comptoirs mozambicains sont détachés de Goa et deviennent autonomes. La traite prend de l'ampleur à partir de la fin du XVIIIe siècle et sert à peupler les Mascareignes françaises, le littoral de Madagascar, les Arabies, la Perse et même les Amériques. Le tableau offert par les possessions d'Afrique orientale est bien sombre quand intervient la « suppression » officielle de la traite en 1836. En fait, elle va persister et n'a jamais été aussi vigoureuse, puisque du gouverneur général au plus petit des *senhores* zambéziens et au plus humble des trafiquants d'Inhambane, de Sofala ou d'Ibo, tous les « civilisés » ne vivent que d'elle.

À cela s'ajoute le fléau que constituent les multiples invasions *ngoni* qui, fuyant Chaka, ravagent l'arrière-pays des comptoirs méridionaux et centraux (eux-mêmes attaqués), dépeuplent les *prazos* de la rive sud du Zambèze et bouleversent la géopolitique des terroirs *thonga* et *shona*. Elles finissent par aboutir à la constitution du royaume *ngoni* du Gaza qui, par feudataires interposés ou directement, occupe presque tout le Sud et une partie du Centre-Mozambique

pendant deux générations. Ce nouveau voisin des comptoirs sera cependant moins dangereux pour ce qui subsiste d'autorité à Moçambique que l'apparition de véritables dynasties de senhores métis bantouisés, de part et d'autre du Zambèze. Parmi les plus menaçants de ces micro-États, on citera le Makanga, le Massingire et surtout le Massangano qui, sous le règne de Bonga, deviendra le résumé de l'impuissance portugaise. Bonga battra quatre expéditions (1867, 1868, 1869) et décapitera plus de trois cents soldats (en majorité métropolitains, dont trois gouverneurs de district). Jusqu'à sa conquête en 1888, le Massangano restera le symbole de l'horreur qu'inspire le Mozambique à la métropole qui n'y envoie à cette époque que des degredados (déportés) et des crédits pour renflouer le budget local.

## *Résistance et conquête*

La conquête du Mozambique sera un cauchemar aussi douloureux pour le Portugal que la conquête de l'Angola. De 1854 à 1914, il ne se passe pratiquement pas d'années sans que l'armée ne se batte, et l'on compte un minimum de cent soixante campagnes et opérations mineures pendant cette période. Après une grave crise diplomatique avec la Grande-Bretagne (ultimatum britannique du 11 janvier 1890), les hautes terres du Nyassaland (devenu Malawi) et les territoires revendiqués entre l'Angola et le Mozambique actuels sont perdus au profit de Londres, et surtout de l'insatiable Cecil Rhodes qui, jusqu'à la fin du siècle, menacera même d'évincer les Portugais du Mozambique central afin de donner un débouché maritime à sa Rhodésie.

La renaissance coloniale de Lisbonne, généralement passée sous silence, a surtout été une entreprise de l'armée et du Trône (jusqu'à la proclamation de la République en 1910). Parmi les « héros coloniaux » vient en premier lieu le commissaire royal António Enes qui vaincra le royaume ngoni du Gaza (1895). Son successeur, Mousinho de Albuquerque, capture Gungunhana, roi du Gaza, et réprimera le dernier sursaut du Sud (1897), mais il échouera dans sa conquête du district de Moçambique. En 1902, sous la conduite de João de Azevedo Coutinho, la guerre du Barué (aire des Shona) détruira le dernier État important au sud du Zambèze. Au nord du fleuve, les émirats swahili dont celui de l'Angoche, de même que la coalition des Namarrais (Macua à 30-40 km de Moçambique) offriront une résistance acharnée jusqu'en 1913. Ils seront écrasés par deux gouverneurs de district, Massano de Amorim et Duarte Ferreira. Tout au nord, la Compagnie du Nyassa aura fort à faire pour conquérir les Ajáua (1912) et ne parviendra pas à occuper le pays makonde avant 1920-1922. Entre-temps, la Grande Guerre aura ravagé le Mozambique. Elle se caractérise en premier lieu par la grande révolte zambienne de 1917-1918, qui peut être considérée comme une proto-guerre de libération ; en second lieu par les deux invasions allemandes de 1917-1918 qui, sous la conduite de von Lettow-Vorbeck, humilieront les Portugais et déclencheront d'obscures révoltes des Macua-Lomué et des Ajáua.

De cette cascade de conflits il importe de retenir une évidence : la colonisation portugaise n'a jamais duré quatre siècles au Mozambique comme certains le proclament encore, mais tout au plus deux ou trois générations avant son effondrement de 1974.

## *Une colonisation par procuration*

Parallèlement à l'occupation, le Portugal, financièrement aux abois, doit se résoudre à confier le développement d'une grande partie de cette colonie en devenir à deux compagnies à charte, calquées sur le modèle rhodésien, et aux capitaux majoritairement britanniques. La Compagnie du Nyassa administrera le territoire entre le Lúrio et le Rovuma (1894-1929) et sera surtout une gigantesque machine à pressurer les Africains. La Compagnie de Mozambique (1891-1941) entre le Zambèze et le sud du Save obtiendra des réalisations plus concrètes (agriculture le long du Zambèze et installations ferroviaires et portuaires pour désenclaver la Rhodésie). Le reste du

bassin du Zambèze est remis à plusieurs autres compagnies dont la plus importante, la Compagnie de Zambézie, sous-louera ses prazos à des concessionnaires. En d'autres termes, le Mozambique a éclaté en plusieurs tronçons juxtaposés, dont deux (au nord et au centre) peuvent être considérés comme des colonies autonomes où le gouverneur général, installé dans la nouvelle capitale à Lourenço Marques (1898), n'a plus qu'une juridiction atténuée. Ce morcellement durera jusqu'en 1942 lorsque Salazar récupère la concession de la Compagnie de Mozambique.

Jusqu'en 1964, date du déclenchement de la lutte nationaliste, le Mozambique est une colonie qui, dans l'ensemble impérial portugais, vient après l'Angola. Conçu pour fournir à bon marché des matières premières à la métropole, des devises fortes et de l'or (transit et exportation de travailleurs) et des débouchés à l'industrie portugaise, le système paraît fermé à toute évolution. En fait, des ruptures apparaissent dans cet échafaudage. Les cultures forcées et l'indigénat sont supprimés en 1961, mais les inégalités entre colons (et assimilés) et anciens indigènes persistent. Les libertés politiques ne peuvent évidemment être accordées par un régime totalitaire déjà en guerre en Angola et en Guinée. Une discrimination raciale feutrée ou ouverte continue à s'inspirer des modèles rhodésiens et sud-africains. L'appui supposé immuable de l'Afrique du Sud au régime salazariste encourage les partisans de l'immobilisme.

## *lutte nationaliste*

Face à ce bastion de l'obstination coloniale, les Africains évolués qui n'ont pas lié leur sort à celui des Européens s'organisent en exil, avec l'appui du Parti communiste portugais, des pays de l'Est et de différents milieux anticolonialistes des pays occidentaux. Le Frelimo, fondé en 1962, résulte de la fusion de trois mouvements antérieurs. Son premier président est un intellectuel du Sud, Eduardo Mondlane, formé aux États-Unis. Le Frelimo attaque en septembre 1964 sur le plateau des Makonde, favorable de par sa population et son emplacement à une action armée conduite par un état-major installé en sécurité de l'autre côté du Rovuma. Bien que les Portugais se soient préparés à l'avance, ils ne peuvent contrôler durablement ces immensités sous-peuplées du Nord-Mozambique. Un grignotage très lent s'opère, les zones gagnées à l'insurrection s'élargissant vers le lac Nyassa et descendant vers le Zambèze, sans toutefois que le Frelimo emporte de bien grands avantages sur les villages fortifiés créés par les Portugais pour la majorité de la population restée avec eux. À partir de 1968, le Frelimo s'infiltré dans le district de Tete. Cette année-là, Eduardo Mondlane est assassiné, mais en mai 1970, un autre Sudiste, Samora Machel, devient le président du Frelimo qui, s'il connaît des dissensions internes, n'en poursuit pas moins sa progression. Le général Kaulza de Arriaga croit, pendant l'été de 1970, réussir une contre-offensive décisive au nord. Les résultats sont mitigés. De son côté, le Frelimo ouvre de nouveaux fronts au sud du Zambèze dès 1971 et prépare lentement son arrivée au centre. En juillet 1973, l'exploitation habile de massacres commis par les troupes africaines des Portugais déconsidère un peu plus le haut-commandement. Si le Frelimo (10 000 guérilleros environ) ne contrôle guère plus de 100 000 villageois dans ses zones en 1972, la lassitude s'installe dans les rangs des cadres moyens de l'armée portugaise, tandis qu'au début de 1974 le Frelimo est déjà militairement actif et le coup d'État des capitaines en métropole, le 25 avril 1974, conduit les nouvelles autorités à céder sur toute la ligne, à partir du moment où les soldats (de 50 000 à 60 000, y compris les Africains) de Lisbonne ne veulent plus se battre.

Des négociations s'ouvrent avec le Frelimo. Le 4 août 1974 est reconnu le droit à l'indépendance. Les accords de Lusaka (7 sept. 1974) prévoient un cessez-le-feu immédiat et la formation d'un gouvernement de transition avant l'indépendance fixée au 25 juin 1975. Malgré une tentative de putsch des colons à Lourenço Marques, l'armée portugaise restée sur place n'appuie pas les ultras et ne fait pas appel à l'Afrique du Sud. L'exode des Européens devient massif après que des massacres ont été commis sans susciter de grandes réactions des autorités. L'armée du Frelimo reçoit toutes les facilités pour s'implanter dans les zones qu'elle ne contrôlait

pas. Aucun partage du pouvoir n'est accepté et le Frelimo, dans la Constitution qu'il élabore, s'érige en parti unique, dirigeant l'État et la société. L'indépendance est proclamée le 25 juin 1975, le président Samora Machel étant immédiatement porté à la tête du pays. Un programme d'austérité, de nationalisations radicales, d'étatisation de l'enseignement et de la santé, etc., vise à transformer toute la société mozambicaine. Très ambitieux dans sa conception, il pêche par manque de moyens, et si sa rigidité dogmatique fascine les idéologues de l'extérieur, elle est beaucoup moins bien acceptée par la population. Au congrès de février 1977, il est décidé de faire du Frelimo un parti d'avant-garde révolutionnaire, la société, les modes de production, les mentalités devant être modifiés pour créer l'« homme nouveau ». En fait, derrière un verbalisme omniprésent, les contraintes économiques obligent l'équipe au pouvoir à adopter au fil des ans un certain pragmatisme qui se fait surtout sentir dans le décalage entre les intentions du noyau dur (mais non monolithique) du Frelimo d'une part, l'exécution de ses directives sur le terrain et le choix de ses partenaires commerciaux d'autre part. Les marxistes qui ont pris en main le destin de cet assemblage encore mal soudé ont l'ambition de forger une variante du socialisme africain intransigeant, aux portes mêmes du pays de l'apartheid et de l'ultracapitalisme. Pure utopie qui coûtera cher au pays. Quoi qu'il en soit, au début des années 1980, on reconnaît généralement au Frelimo un sérieux et un sens de l'État indéniables.

Toutefois, ni la nature ni les hommes n'allaient laisser le Frelimo jouir longtemps de sa victoire politique. La sécheresse et d'autres catastrophes naturelles accroissent le mécontentement de très larges secteurs de la population rurale. Parallèlement, l'Afrique du Sud réactive, en 1980, un mouvement que les services secrets rhodésiens avaient mis sur pied pour riposter à l'aide que le Mozambique accordait aux nationalistes du Zimbabwe-Rhodésie. Cette Renamo regroupe d'anciens membres des troupes africaines de l'armée portugaise, des dissidents du Frelimo et des ruraux enrôlés de gré ou de force dans cette guérilla antimarxiste aux intentions floues. À partir de 1981, elle pratiquera une politique de déstabilisation par la terreur élevée au rang de dogme. Ce nihilisme anti-État, à soubassements parfois populistes et antimodernistes (sorcellerie, sectes nativistes, utilisation de la chefferie), progressera si rapidement et se traduira par de telles saignées de l'économie qu'au début de 1984, à la tête d'un pays ravagé par la sécheresse, la famine et l'extension rapide de la guérilla antigouvernementale, le Frelimo est contraint de signer (16 mars 1984) un pacte de non-agression avec son trop puissant voisin, l'Afrique du Sud. Chacune des deux parties s'engage à ne plus appuyer les mouvements subversifs dirigés contre l'autre.

Avec le recul, il semble bien que le Mozambique n'avait pas d'autre choix. Mais c'est pour lui un marché de dupes car les militaires sud-africains continueront à soutenir la Renamo. Lorsque le président Samora Machel meurt dans un accident d'avion (19 octobre 1986), la situation militaire est très grave pour le Frelimo qui, malgré l'aide militaire du Zimbabwe et de la Tanzanie, n'arrive pas à enrayer la progression de la guérilla. Le nouveau président, Joaquim Alberto Chissano, a la réputation d'un réaliste tendant à se rapprocher des pays occidentaux et à desserrer le carcan étatique. Il n'en demeure pas moins que, malgré de nombreuses contre-offensives du Frelimo et des dissensions en son sein, la Renamo, dirigée par Afonso Dhlakama, réussit encore, avec moins de 30 000 partisans, à empêcher le Frelimo de gérer un pays peut-être trop complexe et trop grand pour tout pouvoir cantonné dans les villes. Devant une situation qui lui échappe, le Frelimo doit progressivement remiser ses prétentions. En 1989, il cesse de se proclamer « parti marxiste-léniniste d'avant-garde ». Il accepte le pluralisme en novembre 1990. En 1991, son idéologie devient un simple « socialisme démocratique » de façade. L'important est qu'il accepte enfin le principe de négociations avec la Renamo. Plusieurs médiations d'hommes d'Église échouent en 1989 et 1990, mais la hiérarchie catholique et le gouvernement italien persévèrent dans leurs efforts de conciliation. Un cessez-le-feu partiel est signé en décembre 1990, puis violé par la Renamo qui doit cependant lâcher du lest devant les pressions de ses mentors (Afrique du Sud). Finalement, après des négociations ardues (1991-1992), la Renamo, qui n'a cessé de poursuivre ses exactions contre la population civile, accepte de signer un accord de cessez-le-feu total, le 4 octobre 1992, à Rome, prévoyant la démilitarisation des zones contrôlées par les deux



parties, la fusion de leurs troupes et des élections législatives et présidentielle dans les douze prochains mois. Les difficultés initiales d'application de l'accord et l'exemple angolais interdisent tout optimisme inconsidéré. Toutefois, l'épuisement du pays et des populations est tel, après seize ans de guerre (1 million de morts, 200 000 orphelins, plus de 1 million et demi de réfugiés dans les pays voisins), que l'on ne voit pas que le Mozambique puisse continuer longtemps encore à s'auto-anéantir.

© *Encyclopædia Universalis 2005, tous droits réservés*